

s'étaient réciproquement conférés. Ces trois lettres et les présents envoyés par Moctezuma furent portés en Espagne par les deux capitaines Alonzo Hernandez de Portocarrero et Francisco de Montijo, qui mirent à la voile le 16 juillet 1519.

C'est alors que Cortez exécuta ce fait unique dans l'histoire et qui révèle autant l'énergie de son caractère que les difficultés de toutes sortes qu'il rencontrait parmi ses compagnons pour mener son entreprise à bonne fin. Voulant enlever à ses soldats tout espoir de revenir à Cuba et tout envie de l'abandonner dans ses projets gigantesques, il fit mettre à mort deux Espagnols qui machinaient une trahison contre lui et leur fuite dans un des navires; puis, il ordonna l'incendie de la flotte. Cet ordre n'était pas d'une acceptation facile; mais, à force de promesses, de menaces et d'intrigues auprès des pilotes et de ses officiers, il parvint à le faire exécuter. Après avoir retiré des vaisseaux tout ce qui pouvait être utile, on y mit le feu. Les marins furent incorporés à l'armée; l'alliance avec les Totonagues fut consolidée; cinquante hommes, sous le commandement de Juan de Escalante, restèrent à Vera-Cruz, et le 16 août Cortez se mit en route pour Mexico avec quatre cent quinze soldats, seize cavaliers, deux cents hommes de charge pour le transport des bagages et de l'artillerie, et quelques troupes totonagues commandées par quarante nobles de la province.

L'armée se rendit d'abord à Xocotla, ville aujourd'hui disparue, mais autrefois située à huit kilomètres environ d'Ixtacamaxtitlan, sur la route de Tlaxcala. En passant par Jalapa, Texotla et les montagnes situées entre le Coffre de Perote et le pic d'Orizaba, les Espagnols essayèrent beaucoup de fatigues pour les difficultés du chemin et la brusque transition de la température. Xocotla était alors une grande cité dans laquelle on comptait vingt mille sujets de la couronne de Mexico et une garnison mexicaine de cinq mille hommes. Le gouverneur Olintetl vint au devant des Espagnols, les reçut très bien, les logea dans la ville, mais ne voulut pas leur

donner de l'or. A Xocotla, Cortez ne savait s'il irait à Mexico par Tlaxcala ou par Cholula; les Mexicains lui conseillaient perfidement de passer par Cholula, mais il suivit le conseil des Totonagues qui l'engageaient à prendre la voie de Tlaxcala. Il envoya quatre nobles de Cempoalla demander au sénat de la république le passage de son armée sur le territoire tlaxcaltèque et se rendit à Ixtacamaxtitlan attendre le retour de ses messagers. Ceux-ci ne manquèrent pas d'exalter le mérite des Espagnols, pensant plus facilement obtenir une réponse favorable, et leur récit, circulant bientôt dans la ville, impressionna singulièrement toute la population.

Le sénat de Tlaxcala se composait de quatre seigneurs qui gouvernaient la république: c'étaient Maxixcatzin, général de l'armée, Xicontecatl, Tlehuexolotzin et Citlalpopocatzin. Ils délibérèrent longtemps sur le message des Totonagues et ne s'entendaient pas sur la réponse qu'il convenait de leur faire; Maxixcatzin voulait qu'on permit le passage, Xicontecatl ne le voulait pas; enfin l'on résolut de permettre le passage et d'envoyer le jeune Xicontecatl, fils du sénateur, avec des Otomites pour le défendre: — « Si nous sommes vainqueurs, dit celui qui avait donné ce conseil, la gloire nous en restera; si nous sommes vaincus, nous accuserons les Otomites de s'être battus sans notre ordre. »

Après huit jours d'attente, et croyant être parfaitement reçue des Tlaxcaltèques, l'armée de Cortez, accompagnée de quelques troupes mexicaines de Xocotla, se mit en route et passa sans incident, par une porte non gardée en ce moment, la grande muraille dont j'ai déjà parlé. Le 31 août, des Otomites armés tuèrent deux chevaux, ainsi que leurs cavaliers et blessèrent quelques hommes de l'avant-garde qui exploiraient le chemin. Quatre mille Otomites vinrent soutenir les premiers dans cet engagement, mais ils furent mis en déroute en un instant et laissèrent cinquante des leurs, morts sur le champ de bataille. Peu de temps après arrivèrent deux des messagers totonagues et les ambassadeurs tlaxcaltèques qui complimentèrent Cortez au nom du sénat, lui firent part

de la permission qu'on lui donhait de traverser le territoire de la république avec son armée, accusèrent les Otomites des hostilités dont ils s'étaient rendus coupables et s'offrirent à payer les chevaux blessés et tués.

Cortez fit semblant de les croire, les remercia et continua sa route. Il rencontra bientôt mille Tlaxcaltèques qui lui barrèrent le passage et finirent par l'attirer dans un guet-apens, où les chevaux ne pouvaient manœuvrer. Une action terrible s'engagea ; les Espagnols se crurent un instant perdus ; mais leur général les encouragea de la voix et, par des prodiges de valeur, il réussit à les faire sortir de la baranca dans laquelle ils se trouvaient et les mena dans la plaine de Teoatzinco, où son artillerie fit un massacre épouvantable de l'ennemi. Pendant la mêlée, il y eut un combat singulier entre un des messagers totonaques et un des ambassadeurs tlaxcaltèques ; le Totonaque finit par terrasser son adversaire et lui couper la tête. La bataille de Teoatzinco se termina par la déroute complète de l'armée tlaxcaltèque. Les Espagnols passèrent la nuit sur une colline du voisinage ; ils y construisirent ensuite des cabanes et s'y fortifièrent pour se reposer en toute sécurité.

Dans l'intention d'obliger les Tlaxcaltèques à demander la paix, Cortez sortit de ses retranchements le 3 septembre avec ses cavaliers, cent fantassins, quatre cents Totonagues et trois cents Mexicains de la garnison d'Ixtacamaxtitlan, brûla cinq ou six villages des environs, fit quatre cents prisonniers qu'il remit immédiatement en liberté, après avoir chargé les principaux d'entre eux d'offrir la paix aux chefs de la nation. Ceux-ci allèrent directement auprès du jeune Xicontecatl qui campait avec une assez grande armée à huit kilomètres du retranchement des Espagnols. En entendant les propositions faites de la part de Cortez, il répondit que les Espagnols pouvaient aller à Tlaxcala, s'ils le voulaient qu'ils serviraient de victimes aux dieux et de nourriture au peuple ; quant à lui, il promettait d'aller lui-même rendre sa réponse.

Le 5 septembre, en signe de mépris, il envoya trois cents

dindes et deux cents paniers de vivres aux Espagnols en les engageant à prendre des forces pour la bataille ; puis il s'avança contre eux avec une armée de cinquante mille hommes. Ce chiffre, élevé par erreur ou par exagération dans le récit de Cortez à cent quarante-neuf mille, fut considérablement diminué au moment du combat, à la suite de quelques rivalités entre les généraux tlaxcaltèques. L'assaut contre les retranchements des Espagnols fut donné avec tant d'élan et d'impétuosité que les Tlaxcaltèques entrèrent dans le camp, malgré le feu de l'artillerie qui causait dans leurs rangs épais une effroyable mortalité. Néanmoins, après s'être battus pendant quatre heures avec autant de courage que d'acharnement, ils durent se retirer en désordre. Tous les chevaux espagnols et soixante hommes furent blessés dans cette lutte ; un seul mourut en combattant. Les Tlaxcaltèques enlevant leurs morts à mesure qu'ils tombaient, on ne sait quel fut le chiffre de leurs pertes.

Xicontecatl, affligé de sa défaite, consulta les oracles de Tlaxcala qui lui répondirent que les Espagnols, étant fils du soleil, étaient invincibles le jour, mais que, la nuit, ils manquaient de force pour se défendre. Ce général résolut alors de les attaquer la nuit suivante, et pour le faire avec plus d'avantage, il envoya cinquante espions examiner le camp et porter à Cortez des présents. Un des Totonagues, s'apercevant de l'espionnage exercé par les Tlaxcaltèques, en avertit Cortez qui fit aussitôt appeler plusieurs de ces espions et les amena par des menaces à confesser le but de leur présence au camp. Dans un moment de barbare irritation, il leur fit couper les mains à tous et les renvoya à Xicontecatl un peu avant la nuit ; puis, ayant fait mettre des grelots au poitrail des chevaux, il marcha contre les Tlaxcaltèques qui venaient à sa rencontre. Ceux-ci, voyant le supplice infligé à leurs espions, effrayés en outre par le bruit des grelots, se dispersèrent immédiatement et coururent se réfugier à Tlaxcala. Ce nouveau malheur décida le sénat à conclure la paix avec les Espagnols.

Tandis que ces événements se passaient sur le territoire de la république, Moctezuma, parfaitement informé de la marche et des victoires des étrangers, et craignant leur alliance avec les Tlaxcaltèques, fit venir l'empereur chichimèque, le prince Cuitlahuatzin et plusieurs de ses conseillers pour les consulter sur le parti qu'il fallait prendre. Cacamatzin conseilla de recevoir les Espagnols dans la capitale, de bien les traiter, de les écouter et de n'employer la force contre eux que dans le cas où ils machineraient quelque attentat contre l'empire ou le souverain. Cuitlahuatzin fut d'un avis contraire; il engagea Moctezuma à envoyer de nouveaux ambassadeurs à Cortez avec des présents et ordre de le dissuader de venir à Mexico. Cet avis prévalut et fut suivi. Six ambassadeurs se rendirent auprès du général espagnol qui les retint un peu dans l'espérance de leur montrer un combat contre les Tlaxcaltèques. Son espoir se réalisa bientôt. Trois bataillons ennemis attaquèrent son camp, en poussant des cris épouvantables et lançant des nuées de flèches. Cortez monta à cheval, malgré une indisposition qui le retenait sous sa tente, et mit facilement en déroute les Tlaxcaltèques en présence des ambassadeurs.

Cette dernière victoire persuada même les partisans de Xicontecatl que la guerre contre les Espagnols leur serait funeste; le sénat, de son côté, voulait surtout éviter à tout prix l'alliance des étrangers avec les Mexicains; sous la pression de ces sentiments, on résolut à l'unanimité de députer à Cortez le jeune Xicontecatl pour lui faire des propositions de paix. Le fier tlaxcaltèque, entouré d'un nombreux et brillant cortège, vint au camp espagnol, salua Cortez au nom de la république, s'excusa des hostilités causées, parce que, dit-il, ayant eu connaissance des ambassades et des présents envoyés par Moctezuma, et voyant les soldats mexicains qui l'accompagnaient, on le croyait allié du roi de Mexico; enfin, il lui promit une alliance éternelle. Cortez lui manifesta toutes sortes d'égards et de respect, se tint pour

satisfait, mais le menaça d'une terrible vengeance si la paix venait à être troublée par les Tlaxcaltèques.

Aussitôt après le départ de Xicontecatl, le général espagnol fit célébrer le sacrifice de la messe, avec toute la pompe possible, en présence des ambassadeurs mexicains, pour remercier le ciel de cet heureux événement. Les Mexicains, furieux de cette alliance, tâchèrent de la rompre en faisant suspecter la bonne foi des Tlaxcaltèques; ils ne réussirent pourtant pas à ébranler la confiance de Cortez qui leur témoigna le désir d'être ami de toutes les populations du Mexique, mais sans en craindre aucune, ni de jour ni de nuit, ni dans les villes ni en rase campagne. Le sénat de la république fit prier les Espagnols de venir à Tlaxcala cimenter leur amitié, se reposer de leurs fatigues et traiter sérieusement d'une confédération. Avant de partir, Cortez reçut trois nouvelles ambassades; une des Huexotzincas, actuellement alliés des Tlaxcaltèques; une autre du prince Ixtlilxochitl, auquel il promit de le placer sur le trône d'Acolhuacan et une troisième de Moctezuma avec des présents en or, en plumes précieuses et riches vêtements, pour le dissuader de venir à Mexico et l'engager à se méfier de ses nouveaux amis.

Six jours après la visite amicale de Xicontecatl, les quatre sénateurs de la république se firent transporter en palanquin au camp espagnol pour supplier les conquérants de venir à Tlaxcala, leur reprocher leur délai qu'ils prenaient pour une marque de méfiance, et, pour leur donner une preuve de leur sincérité, ils jurèrent spontanément obéissance et fidélité au roi d'Espagne. Cortez, convaincu de la bonne foi de ses alliés, leur promit de partir le lendemain. Les Espagnols avaient un assez grand besoin de repos; ils avaient perdu cinquante-cinq des leurs, morts ou disparus, presque tous étaient blessés ou malades. Les derniers combats leur avaient montré que la conquête du Mexique ne serait point facile, en présence d'une si prodigieuse quantité d'ennemis; beaucoup murmuraient contre la témérité de

leur général et plusieurs vinrent le conjurer de retourner à Vera-Cruz. Cortez leur parla de l'honneur, les encouragea, leur promit le succès de son entreprise et leur donna des espérances de gloire et de fortune, basées sur le développement de la confédération qu'il préméditait; tous se laissèrent persuader, enflammer à la vue de l'or et des lauriers que leur promettait leur vaillant chef.

Enfin, le 23 septembre 1519, les Espagnols firent leur entrée dans Tlaxcala, sous des arcs de verdure et de fleurs, au son de la musique et au milieu d'un concours de peuple estimé à cent mille âmes. Les sénateurs étaient venus au devant d'eux avec une multitude de nobles qui leur donnèrent à l'entrée de la ville le spectacle d'une grande danse nationale. La population de Tlaxcala était alors d'environ cinq cent mille âmes; trente mille personnes se rendaient tous les jours au grand marché de cette ville, dont les édifices se rivalisaient par leur nombre et leur magnificence avec ceux de Mexico et de Texcoco. Les Espagnols furent logés dans de vastes bâtiments et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Les ambassadeurs mexicains avaient refusé d'abord de suivre Cortez, mais celui-ci insista pour qu'ils l'accompagnassent; il leur promit qu'ils seraient en sûreté auprès de lui; ils le suivirent alors et le général leur fit donner un appartement proche du sien. Les chefs de la république, pour lui témoigner de nouveau leur amitié, lui offrirent trois cents jeunes filles. Cortez les refusa, en disant que la religion catholique ne permettait pas la polygamie; néanmoins, pour ne pas les désobliger, il en accepta quelques-unes comme dames d'honneur de Marina. Malgré ce refus les sénateurs lui présentèrent cinq autres jeunes filles de la première noblesse, dont deux étaient filles des sénateurs mêmes; Cortez les accepta, les fit instruire, baptiser et les maria aux capitaines Velazquez de Leon, Pedro de Alvarado, Cristobal de Olid, Gonzalo de Sandoval et Alonso de Avila.

Ces commencements, d'heureux présage, inspirèrent à

Cortez le désir de convertir au catholicisme les chefs de la république et toute la noblesse; il eut avec eux de fréquentes discussions sur le culte des idoles, et peu s'en fallut qu'il ne renouvelât la scène passée à Cempoalla à propos du même sujet; mais le P. Olmedo l'en dissuada, en lui disant que la religion devait s'imposer par le raisonnement et non par la force et la violence. Pourtant son zèle religieux et son horreur des sacrifices humains lui firent continuer ses controverses; il obtint la liberté des prisonniers destinés à ces sacrifices, et ses exhortations ne laissèrent pas d'impressionner fortement les nobles tlaxcaltèques dont beaucoup se firent instruire et baptiser un peu plus tard.

Une fois les troupes espagnoles reposées, rétablies de leurs blessures et de leurs maladies, l'alliance avec les Tlaxcaltèques bien consolidée, Cortez se remit en route pour Mexico. Avant de partir, il donna à ses alliés les riches vêtements que lui avait envoyés Moctezuma. Un instant il hésita sur le chemin qu'il suivrait. Les sénateurs lui conseillèrent de passer par Huexotzinco; les ambassadeurs mexicains l'engagèrent à visiter Cholula, dans l'espérance de l'y faire massacrer; Cortez, pour montrer aux Tlaxcaltèques combien il méprisait les dangers et ses ennemis, se décida pour Cholula.

Les Cholultèques, autrefois alliés des Tlaxcaltèques, s'étaient rendus à leur égard coupables d'une perfidie qui ne leur fut jamais pardonnée. Dans une bataille qu'ils livrèrent ensemble contre les Mexicains, ils quittèrent subitement l'avant-garde dont ils faisaient partie et, passant à l'arrière-garde, ils se ruèrent sur les Tlaxcaltèques qui furent ainsi pris entre deux corps ennemis. Une trahison aussi odieuse rendit les deux républiques irréconciliables. Instruit de cette trahison et blessé de ce que les Cholultèques ne lui avaient point envoyé d'ambassade, Cortez leur fit demander pourquoi ils n'agissaient pas envers lui comme l'avaient fait les autres États voisins? Des excuses lui furent transmises par quatre plébéiens, en signe du peu de cas

qu'ils faisaient des Espagnols. Indigné de ce procédé, le général leur fit faire des menaces par quatre Totonagues et partit pour Cholula accompagné de six mille guerriers tlaxcaltèques.

Arrivé à Cholula, les Espagnols furent reçus avec le cérémonial ordinaire et très bien logés ainsi que les Totonagues; quant aux Tlaxcaltèques, on ne leur permit pas l'entrée de la ville; ils campèrent aux portes, ayant soin d'imiter les Espagnols dans leur mode de campement, la disposition du camp et les mesures de précaution qu'ils prenaient habituellement. On sait que Cholula était une des plus anciennes et des plus industrieuses villes du Mexique; elle comptait alors environ quarante mille maisons y compris les faubourgs. La quantité surprenante de ses temples, leur richesse et la splendeur du sanctuaire de Quetzalcoatl, construit sur une immense pyramide faite de main d'homme faisait de cette ville une ville sainte, un lieu de pèlerinage qui attirait des pèlerins des provinces les plus reculées de l'empire. De nos jours cette pyramide ressemble à une colline; elle est surmontée d'une chapelle dédiée à la Vierge qui a remplacé le temple de Quetzalcoatl.

Les deux premiers jours après leur arrivée dans Cholula, les Espagnols furent abondamment pourvus de vivres; cette abondance fit bientôt placé à la disette la plus absolue; d'autres indices de trahison se manifestaient à chaque instant; les Totonagues aperçurent des préparatifs secrets de combat; les Tlaxcaltèques virent, un soir, sortir de la ville les femmes et les enfants; finalement, une dame de Cholula, devenue l'amie de Marina, lui donna des détails sur le complot qui se tramait pour massacrer les Espagnols avec l'aide d'une armée mexicaine, forte de vingt mille hommes et cachée dans les environs.

Cortez, en apprenant de ses alliés et de Marina les détails de ce complot, fit venir les principaux personnages de la ville et leur demanda s'ils avaient à se plaindre d'un seul de ses soldats? Tous lui répondirent que non, qu'ils étaient

très satisfaits de leur conduite et prêts à lui fournir tout ce qu'ils désireraient pour son voyage à Mexico. Le général accepta leur offre et leur dit qu'il partirait le lendemain. Il fit venir ensuite ses capitaines, les consulta sur les moyens d'échapper au danger qui les menaçait, et leur dit qu'ils ne seraient jamais en sûreté à Mexico, s'ils ne faisaient pas un exemple pour épouvanter les traîtres. A la suite de cette conférence, pendant laquelle tous les officiers se rangèrent à l'avis de leur général, il fit dire aux Tlaxcaltèques d'attaquer Cholula le lendemain au lever du soleil, de ne pas faire de quartier, de tuer tous ceux qui leur tomberaient sous la main et de n'épargner que les femmes et les enfants qui n'avaient pas encore abandonné la ville.

Le jour désigné pour le départ étant arrivé, les Espagnols se mirent en ordre de bataille dans une immense cour du palais qu'ils habitaient. Les Cholultèques, dont quarante nobles, les porteurs des équipages et des troupes entrèrent dans les cours et dans les salles. Cortez fit alors garder les issues, monta à cheval et s'adressant au gouverneur de la ville venu avec tout ce monde, il lui dit :

— « J'ai voulu être votre ami; je suis entré pacifiquement dans votre ville; vous n'avez eu à vous plaindre, ni de moi, ni d'aucun des miens; pour ne vous donner aucun sujet d'ennui, j'ai laissé les Tlaxcaltèques dans les champs; et vous, avec une détestable perfidie, sous des semblants d'amitié vous avez tramé une horrible trahison pour m'assassiner ainsi que tous mes gens, mais je n'ignore rien de votre complot. »

Puis, ayant fait approcher quatre ou cinq des principaux Cholultèques, il leur demanda quels motifs avaient pu les décider à violer, d'une manière aussi barbare, les lois de l'hospitalité. Les Cholultèques lui répondirent que c'étaient les ambassadeurs mexicains qui les avaient conseillé de tuer les Espagnols pour plaire à Moctezuma. S'adressant alors alors aux ambassadeurs, il leur dit :

— « Ces mécréants, pour excuser leur crime, vous accu-

sent de trahison, vous et votre souverain; mais je ne vous crois pas capables de tant de noirceur. Je ne puis non plus me persuader que le grand Moctezuma voulût être mon ennemi dans le temps même qu'il me donnait de si grandes preuves d'amitié, et que, pouvant s'opposer par la force à mes prétentions, il eût choisi des traîtres pour me tromper. Soyez sûrs que je ferai respecter vos personnes dans le châtimeut que nous allons infliger à tous les coupables. Aujourd'hui les traîtres vont périr et cette ville sera détruite. Je prends le ciel et la terre à témoin que c'est sa perfidie qui arme nos bras pour une vengeance aussi contraire à notre esprit.»

Après ces paroles il donna le signal du massacre. Les Espagnols se ruèrent alors sur les Cholultèques et n'en laissèrent pas un de vivant de ceux qui étaient entrés dans le palais. Ils sortirent ensuite dans les rues et tuèrent tous ceux qu'ils rencontraient. Les Tlaxcaltèques arrivèrent à leur tour et firent un carnage épouvantable de leurs ennemis. L'artillerie fut braquée sur les groupes qui tentaient de se défendre, et, pour que cette sanglante tragédie devint plus terrible encore, on mit le feu aux temples, aux édifices et dans toutes les maisons où se réfugiaient les fuyards. Partout on ne vit plus que des cadavres, du sang et du feu. Plus de six mille Cholultèques furent ainsi égorgés ou brûlés. La ville fut mise à sac; les Espagnols s'emparèrent des pierres précieuses, de l'or et de l'argent qu'ils trouvaient dans les temples et dans les palais; les Tlaxcaltèques prenaient les vêtements, les plumes et le sel; il est probable que les Totonèques se conduisirent comme leurs alliés de Tlaxcala.

En ce moment, vingt mille Tlaxcaltèques, commandés par Xicotecatl, se présentèrent; sans doute, les chefs campés aux portes de la ville les avaient appelés pour les aider en cas de besoin. Cortez les remercia de la promptitude avec laquelle ils étaient venus lui offrir leur appui; il leur donna une partie du butin et les congédia, se contentant de garder auprès de lui les six mille hommes qu'il avait emmenés de

Tlaxcala et s'étaient déjà distingués dans les scènes de meurtre et de pillage de la matinée. De retour dans son appartement, il mit en liberté les quarante nobles cholultèques qu'il avait enfermés le matin pour leur sauver la vie, puis il proclama un pardon général, délivra les prisonniers destinés aux sacrifices des idoles, fit enterrer les morts, nettoyer le grand temple sur lequel il arbora la croix, reçut les félicitations des confédérés et le serment d'obéissance au roi d'Espagne des Cholultèques, des Tepeaqueños et des Huexotzinca. Enfin, il engagea le peuple à rentrer dans la ville, à reprendre ses travaux, et son ascendant était tel qu'en peu de jours Cholula reprit sa physionomie accoutumée.

Cortez, voulant intimider Moctezuma par le récit des témoins oculaires de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, chargea les ambassadeurs mexicains, qu'il avait encore auprès de lui, de rapporter à leur souverain les paroles suivantes : — « Dites à votre roi qu'autrefois je voulais entrer à Mexico pacifiquement, mais aujourd'hui je suis décidé à le considérer comme un ennemi et lui faire le plus de mal possible. »

Les ambassadeurs lui répondirent qu'avant de prendre une pareille résolution, il devait approfondir plus minutieusement la vérité, pour bien se persuader que Moctezuma n'avait pas trempé dans la perfidie des Cholultèques et qu'ils iraient, néanmoins, porter ses plaintes à Mexico s'il le désirait. Ils partirent, en effet, et revinrent six jours après avec des présents, consistant en dix pièces d'orfèvrerie estimées à cinq mille piastres chacune, quinze cents vêtements et des vivres en quantité. Par l'organe de ses représentants, le roi se disculpait d'avoir conseillé le massacre des Espagnols; il attribuait ce complot à la duplicité proverbiale des Cholultèques et certifiait que les vingt mille hommes, levés pour surprendre les étrangers, étaient des alliés des Cholultèques et non des troupes royales mexicaines.

Cortez parut croire à l'exactitude de ces assertions et à la bonne foi de Moctezuma, mais de nouveaux ennuis l'enga-

gèrent à partir immédiatement pour Mexico. Quauhpopoca, gouverneur de Nauhtlan, ville située à cinquante kilomètres environ au nord de Vera-Cruz, avait reçu de Moctezuma l'ordre de faire payer aux Totonagues le tribut non payé, aussitôt après le départ de Cortez. Les Totonagues avertirent Juan de Escalante, resté à Vera-Cruz, de cette mesure et des hostilités commencées par Quauhpopoca, parce qu'ils refusaient de se soumettre à de tels ordres. Escalante fit dire aux Mexicains de ne pas molester ses alliés; mais, en ayant reçu une réponse insolente, il marcha contre eux à la tête de cinquante Espagnols et de dix mille Totonagues qui s'enfuirent au commencement de l'action. Malgré cette fuite, la victoire resta du côté des Espagnols, mais elle leur coûta cher; Escalante et six ou sept soldats moururent trois jours après des suites de leurs blessures; un autre, blessé pendant le combat, fut fait prisonnier, envoyé à Mexico et mourut en route; sa tête fut alors coupée, portée à Moctezuma qui la trouva si laide qu'il ne voulut pas la laisser exposer dans le temple devant les idoles.

Cortez dissimula ces fâcheuses nouvelles pour ne pas décourager son armée et se mit en marche avec ses Espagnols, six mille Tlaxcaltèques et quelques troupes de Huexotzinco et de Cholula. En passant entre les deux volcans sur la crête des montagnes qui dominent ces hauts plateaux, le capitaine Diego Ordaz, monta au sommet du Popocatepetl avec neuf soldats, au grand ébahissement des Indiens. Du haut de l'Ithualco, l'armée aperçut Mexico; cette vue produisit des impressions diverses aux conquérants; les uns admirèrent ses édifices, ses lagunes, ses champs cultivés, etc., les autres s'effrayèrent des difficultés que devait rencontrer la conquête d'un pays aussi peuplé; beaucoup demandaient à revenir à Vera-Cruz; mais Cortez n'était pas homme à reculer au moment d'atteindre son but, encore moins à permettre le découragement et l'insubordination parmi ses compagnons; il ranima les uns, menaça les autres, et l'armée descendit les montagnes en bon ordre.

Moctezuma, consterné par les événements de Cholula et l'approche des Espagnols, leur envoya de nouveaux ambassadeurs, de nouveaux présents, et leur fit dire qu'il donnerait quatre charges d'or au général, une à chaque officier et à chaque soldat s'ils voulaient retourner dans leur patrie. Les prêtres augmentaient l'inquiétude superstitieuse du souverain par des oracles et des prophéties lugubres; ne sachant quel parti prendre, il consulta son conseil ordinaire et se rangea cette fois à l'avis de l'empereur chichimèque, qui proposait de bien accueillir les étrangers.

Les conquérants traversèrent Amaquemecan, Tlalnahuco et Ayotzinco sur les bords du lac de Chalco; partout ils furent reçus en libérateurs, partout on leur faisait des présents, on se joignait à eux pour grossir leurs rangs, et l'on se plaignait des Mexicains. Cacamatzin vint à leur rencontre jusqu'à Ayotzinco, petit port où se réunissaient les canots faisant le transit des marchandises de toutes les localités situées au sud de Mexico; il venait dans un riche palanquin, accompagné d'une suite nombreuse et brillante, complimenter les Espagnols en son nom et au nom de Moctezuma, son oncle. Cortez, avec son état-major, alla au devant de lui, le salua gracieusement et lui prodigua les marques du plus profond respect. L'empereur voulut le dissuader d'aller à Mexico, mais le général lui répondit que ce n'était pas au moment d'y entrer, qu'il allait s'en retourner sans avoir accompli sa mission. — « Alors, ajouta Cacamatzin, nous nous reverrons à la cour. » Puis, laissant une partie de sa noblesse escorter le général, il repartit pour Mexico.

D'Ayotzinco l'armée se rendit à Cuitlahuac, petite ville fort jolie, bâtie sur un îlot du lac de Chalco; elle communiquait à la terre ferme par deux chaussées. Le cacique ou gouverneur de Cuitlahuac se plaignit également de Moctezuma, il fit alliance avec les Espagnols. A Ixtapalapan, Cortez vit arriver Ixtlilxochitl et son frère Coanacotzin, avec lequel il s'était réconcilié; les deux princes avaient réuni

leurs troupes ; ils venaient contracter une alliance offensive et défensive avec les Espagnols et les engager à se reposer à Texcoco. Cette offre étant acceptée, Cortez longea la partie méridionale de la lagune et fit son entrée solennelle dans la capitale de l'empire chichimèque entre les deux princes, entouré d'une multitude de nobles, au milieu d'un immense concours de peuple et suivi de toute son armée.

Texcoco, moins belle que Mexico, était alors la plus grande et la plus peuplée de toutes les villes de l'Anahuac ; elle comptait environ cent quarante mille maisons, y compris celles des trois faubourgs Huexotla, Coatlichan et Atenco qui formaient chacun une ville à part. La splendeur et l'étendue des temples et des palais royaux, la beauté des rues, des fontaines et des jardins, l'ordre qui régnait partout firent l'admiration des Espagnols, étonnés de voir de pareilles cités et de pareils peuples dans le nouveau monde. Cortez fut logé ainsi que ses troupes dans le principal palais de l'empereur et tous furent traités royalement. Après de longues conférences tenues avec Ixtlilxochitl et pendant lesquelles ce prince se plaignit de Cacamatzin, de Moctezuma, et demanda le renversement de ces deux souverains, Cortez revint à Ixtapalapan, où gouvernait Cuiclahuatzin, frère de Moctezuma et son successeur immédiat. Quoique ce prince se montrât dans les conseils toujours hostile aux Espagnols, il fit venir son autre frère Matlatzincatzin, gouverneur de Coyohuacan, ville voisine, et tous les deux reçurent les conquérants avec beaucoup de distinction.

Le lendemain, l'armée marcha promptement sur Xoloc, petit endroit situé à une demi-lieue de Mexico et auquel aboutissaient les chaussées d'Ixtapalapan et de Coyohuacan. A l'angle formée par les deux chaussées, les Mexicains avaient élevé une muraille et deux tours à pont-levis pour défendre l'entrée de la capitale. L'armée s'arrêta dans cette localité pour recevoir les compliments de la noblesse mexicaine. Moctezuma lui-même vint ensuite avec un imposant cortège, précédé de trois nobles portant des cannes d'or, levées en

l'air, en signe de la présence du monarque. Moctezuma était étendu dans un palanquin recouvert de plaques d'or et décoré de figurines en relief du même métal ; ce palanquin, ombragé par un parasol en plumes rares, également ornées de figurines d'or, était porté par quatre seigneurs de la plus haute noblesse. Le roi portait, sur la tête, une couronne légère en or ; sur les épaules, un manteau long embelli de joyaux en or et de pierres précieuses ; aux pieds, des sandales pareillement en or et couvertes de pierreries. Deux cents seigneurs, richement vêtus, l'accompagnaient.

A l'arrivée du souverain, Cortez descendit de cheval, Moctezuma mit pied à terre et, appuyé sur son neveu Cacamatzin et sur le prince Cuiclahuatzin, fit quelques pas en avant. Le général le salua profondément, lui mit au cou un cordon d'or enfilé dans des perles de Venise, mais il ne lui fut pas permis d'embrasser le roi comme il allait le faire. Après des compliments réciproques de pure courtoisie, Moctezuma remit à Cortez deux chaînes en coquillages auxquelles pendaient des écrevisses en or et se retira avec l'empereur d'Acolhuacan et le seigneur d'Ixtapalapan pour précéder les Espagnols au palais d'Axayacatl dans lequel il leur offrit l'hospitalité. Cortez et ses soldats marchaient derrière le cortège de Moctezuma, étonnés des merveilles qu'ils rencontraient sur leur passage, et surtout de se voir en si petit nombre dans la capitale d'un empire aussi vaste, aussi éloigné de leur patrie. La foule encomrait les rues et les terrasses des maisons ; elle paraissait plus ahurie encore que les Espagnols d'un tel spectacle, et confondue de voir le souverain rendre de tels honneurs à cette poignée d'étrangers. En effet, pareil événement tenait du prodige, et l'on se refuserait à le croire, s'il n'avait changé la face du Mexique.

Arrivé au palais, situé près de la porte méridionale du grand temple, Moctezuma reçut Cortez dans une grande salle tapissée de tentures de coton ornées d'or et de pierres précieuses : — « Vous et vos compagnons, lui dit-il alors,